



**MINISTÈRE
DE L'ÉDUCATION
NATIONALE,
DE LA JEUNESSE
ET DES SPORTS**

*Liberté
Égalité
Fraternité*

En français dans le texte

Émission diffusée le 5 décembre 2020

Objet d'étude : La littérature d'idées du XVI^e siècle au XVIII^e siècle

Parcours : le regard éloigné

Œuvre : Montesquieu, *Lettres persanes*

Pour les classes de première de la voie générale

Texte analysé : Lettre 99, Les caprices de la mode

La vie quotidienne de la France vue par deux étrangers : ses frasques, ses excès, ses séductions

I. ANALYSE LITTÉRAIRE

Introduction/Mise en situation

En 1721, paraît une « espèce de roman », dont l'auteur, anonyme, ne prend à son compte que la traduction de lettres échangées par des Persans en voyage en Europe. Il précise ainsi : « Les Persans qui écrivent ici étaient logés avec moi ; nous passions notre vie ensemble. Ils me communiquaient la plupart de leurs lettres ; je les copiai. » (Introduction de 1721)

Le roman rencontre aussitôt un vif succès. Et l'auteur est démasqué : il s'agit du Baron de Montesquieu, alors jeune et riche magistrat influent dans la région de Bordeaux, qui se rend à Paris pour profiter de la reconnaissance toute neuve dont il jouit soudain.

En effet, ce roman épistolaire a tout pour séduire. Il relate, au moyen de lettres plus ou moins courtes selon ce qui se trame, les péripéties et les réflexions de deux Persans fortunés qui quittent Ispahan pour séjourner presque neuf ans à Paris.

Ces lettres fictives, datées entre 1711 et 1720, nous permettent de suivre durablement les personnages et de les voir évoluer. C'est aussi le temps long du voyage au XVIII^e siècle puisque les voyageurs parcourent un peu plus de 5000 km.

En toile de fond de ces échanges, dans un décor exotique et sublime, nous suivons les aventures rocambolesques du sérail, le palais dont le personnage principal, Usbek est un puissant seigneur. Il laisse derrière lui un harem occupé par des femmes superbes et farouches, séquestrées par des eunuques plus ou moins complaisants. Elles lui relatent les événements du quotidien, d'abord anodins : « J'ai une grande nouvelle à t'apprendre : je me suis réconciliée avec Zéphiss ; le sérail, partagé entre nous, s'est réuni. Il ne manque que toi dans ces lieux où la paix règne : viens, mon cher Usbek, viens y faire triompher l'amour. » (Lettre 47). On découvre alors la peinture plaisante de femmes passionnées, éprises, esseulées mais ardentes.

Au fil de la lecture pourtant, on oublie ce sérail lointain car Usbek est très occupé par son acclimatation à l'Europe et à ses observations pleines d'étonnement. Mais un brutal surgissement d'intrigues tragiques clôt l'œuvre : le sérail se désagrège, à la lecture impuissante de lettres qui mettent trop de temps à arriver, de missives qui se perdent, égarant ainsi des recommandations urgentes. Les figures du sérail auront le dernier mot de ce roman épistolaire : l'eunuque en charge du harem puis Roxane adressent deux dernières lettres paroxystiques à Usbek, dont on ne connaîtra ni la réaction, ni la réponse. Et c'est dans un bain de sang que s'achève cette utopie dégénérée du harem : les femmes se sont rebellées, ont revendiqué leurs libertés. Roxane a trahi son maître et se tue, se soustrayant ainsi à son pouvoir et à ses lubies.

Parallèlement aux aventures qui se déroulent en Perse, nous suivons le parcours de deux Persans à Paris, Usbek et Rica.

Usbek est le plus âgé et le plus sage ; c'est un homme éclairé, qui se fie à sa raison. C'est également un touriste curieux, attentif, qui note ses sensations, ses impressions. Il n'hésite pas à poursuivre une réflexion au fil parfois d'une dizaine de lettres qui se suivent. Les femmes du harem s'adressent à lui comme à l'homme absolu, idolâtré, vénéré, maître des cœurs et des corps et arbitre de tous les litiges. Il régente à distance les élucubrations de colonie de vacances des femmes du harem qui achèvent de l'agacer.

On croit d'abord qu'il voyage par curiosité, mais il dévoile rapidement qu'il s'agit pour lui de fuir le despote et la cour qu'il exécra : « Quand je vis que ma sincérité m'avait fait des ennemis ; que je m'étais attiré la jalousie des ministres, sans avoir la faveur du prince ; que, dans une cour corrompue, je ne me soutenais plus que par une faible vertu, je résolus de la quitter. » (Lettre 8) Rica, lui, est plus vif et plus sociable. Il commence presque toujours les lettres qu'il adresse à Usbek par ce que lui ont enseigné ses différentes rencontres et l'antichambre très mouvementée qu'est son logis. Il se révèle ainsi un ethnologue avisé, précis, assez désabusé aussi. Il accorde peu de foi à l'humanité et se sert de sa raison pour fustiger les hommes quels qu'ils soient. Pourtant, Rica est de plus en plus enclin à adopter les mœurs de Paris

Le roman épistolaire a donc un double intérêt : on y découvre la vie des Persans dans un Orient fantasmé par le regard européen, rapportée par les différents échos des voix féminines du harem, dont l'auteur grossit l'exotisme par des détails scabreux. Mais on y découvre aussi et surtout le regard ébahi de voyageurs sur nos mœurs, devenues étrangères par le truchement de leurs surprises et de leurs critiques.

En 1721, au moment où paraissent les *Lettres Persanes*, Louis XIV vient de mourir et Louis XV, son arrière-petit-fils, est trop jeune pour régner. C'est donc le Duc d'Orléans qui va assurer la Régence jusqu'en 1723, date de la majorité du roi. Le règne du roi Soleil s'achève sur des notes très sombres : le royaume notamment est ruiné par les guerres menées en Europe.

C'est cette France-là qu'observe Montesquieu, depuis sa position privilégiée d'homme de loi, d'homme de lettres mais aussi d'aristocrate. Et en donnant la parole à ces deux Persans, il a à aborder bien des sujets qui le révoltent dans la conduite des Français et dans l'exercice du pouvoir.

Dans ce roman, l'auteur va donc développer un propos à la fois subversif et efficace, énoncé dans une langue logique, dont les phrases courtes portent des messages précis. Il recourt fréquemment aux apologues ainsi qu'à des imitations de dialogues socratiques : les Persans posent des questions naïves, tellement innocentes qu'elles obligent leurs interlocuteurs à entrer dans le détail des ridicules de leurs mœurs. À devoir expliquer, comme à un enfant brillant mais ingénu, les subtilités de leurs charges ou de leurs modes, ils se confondent eux-mêmes et font la preuve de l'absurdité de leurs pratiques.

Le format des lettres est avant tout l'occasion pour Montesquieu de développer plus ou moins longuement des théories qui peuvent faire l'économie de transitions. Il s'agit donc aussi d'une sorte de carnet de notes, de réflexions chemin faisant du faux voyageur et du réel philosophe.

C'est enfin un carnet de croquis, une galerie de portraits des différentes facettes du Parisien (souvent noble) : superficiel, vain, sans esprit mais grand discoureur... sophiste jamais fatigué de ses propres logorrhées.

Le roman traduit enfin une grande curiosité et une science précise de la géopolitique de l'Orient sur plusieurs siècles. Si le récit est fictif, Montesquieu a mis un point d'honneur à viser une forme de réalisme dans les références : qu'elles soient religieuses pour ce qui a trait au respect des lois du *Coran* par les Persans, ou bien géographiques et historiques. On sent que l'auteur se plaît ainsi à opposer, comparer, peser les lois, les guerres, les territoires, les peuples, les religions du monde entier, que son goût pour les sciences l'incite à classer et à répertorier.

Les *Lettres persanes* commentent par ailleurs l'actualité et deviennent un témoignage historique passionnant et poignant puisqu'on assiste, quasiment en temps réel, à la mort de Louis XIV : « Le monarque qui a si longtemps régné n'est plus. Il a bien fait parler des gens pendant sa vie ; tout le monde s'est tu à sa mort. Ferme et courageux dans ce dernier moment, il a paru ne céder qu'au destin. » (Lettre 92) ou à l'avènement du jeune Louis XV. Comme par hasard, Usbek est toujours aux premières loges et commente l'actualité avec précision, et même parfois, avec émotion.

Montesquieu poursuit donc ici un idéal de vertu ; fait de sobriété, de pudeur, de bon sens, d'altruisme et de probité. Petit à petit, au gré d'apologues ou de saillies ironiques, de remarques d'une grande drôlerie, il tisse une éthique dénuée des préceptes moraux rigides mâtinés de religion mal digérée ou de codes sociaux artificiels, devenus absurdes. Ces réflexions ouvrent la voie au mouvement des Lumières, qui permettra aux penseurs du XVIII^e siècle d'éclairer leurs contemporains et de dénoncer les travers d'un pouvoir despotique.

C'est bien le projet de Montesquieu, tel qu'il le livre dans ses *Réflexions*, ajoutées à l'édition de 1754 : « Dans la forme des lettres, où les acteurs ne sont pas choisis, et où les sujets qu'on traite ne sont dépendants d'aucun dessein ou d'aucun plan déjà formé, l'auteur s'est donné l'avantage de pouvoir joindre de la philosophie, de la politique et de la morale, à un roman ; et de lier le tout par une chaîne secrète, et, en quelque façon, inconnue ».

Lecture des textes

LA VIE QUOTIDIENNE : la vie quotidienne de la France vue par deux étrangers : ses frasques, ses excès, ses séductions

- Lettre 23. D'abord sur les femmes puis sur l'attente de l'Europe.
- Lettre 24. Première arrivée à Paris, le touriste déconfit par l'effervescence et le tumulte.
- Lettre 36. Le débat au café.
- Lettre 52. La rivalité entre les femmes.
- Lettre 87. Les hommes qui s'épuisent en mondanités stériles et se croient occupés à des affaires d'importance.
- Lettre 99. Les caprices de la mode.
- Lettre 110. La superficialité des femmes de Paris.

Dans les *Lettres Persanes*, Montesquieu explore entre autres la vie quotidienne à Paris, rapportée par Rica et par Usbek, les deux voyageurs exilés en France. Le long périple qui les y conduit fait état de leur impatience : « Le dessein de Rica et le mien est de nous rendre incessamment à Paris, qui est le siège de l'empire d'Europe ». Ils sont charmés des différences qu'ils observent ; le vent de la liberté semble souffler peu à peu et alimenter leurs espoirs. Ils croient pouvoir trouver dans cet Eldorado l'esprit, le charme, la culture, et les conséquences politiques d'une nation qui raisonne et engendre tant de philosophes. « C'est un grand spectacle pour un Mahométan, de voir, pour la première fois, une ville chrétienne », dit ainsi Usbek.

Par les cartes postales qu'ils envoient à leurs proches, qui séjournent tantôt à Venise, tantôt à Smyrne (à l'Ouest de la Turquie), ils peignent avec une apparente naïveté les mœurs bien étonnantes des Français et des Françaises. Tout les surprend dans l'attitude des Parisiens : leurs

excès et leur justification, leur précipitation, les séductions et les minauderies. Et tout ce dont la France s'enorgueillit, encore aujourd'hui, devient sujet de moquerie.

La mode, si raffinée, si élégante, devient une sorte de course frénétique et un appel à une consommation privée de toute mesure. L'architecture ne rend plus hommage au génie des ingénieurs, puisque Paris est une « ville bâtie en l'air ». Les beaux discours, le sens du débat et le goût pour la querelle, la passion de la dispute sont évoqués par Usbek comme une institution, comme un match qui aurait son stade : le café (et dès le XVIII^e, on les trouve dans le 6^e arrondissement de Paris, là où la bande de Sartre et de Beauvoir poursuivront le rituel de la réunion des intellectuels au café). Le Persan n'en revient pas : « je n'admiraïs pas moins la manière de la dispute, que le sujet de la dispute », en l'occurrence « la réputation d'un vieux poète grec », périphrase qui désigne bien prosaïquement Homère. Les femmes ont recours à des supercheries grossières, les hommes à des postures minables, dans lesquelles ils se drapent. Personne ne semble remettre en cause cette comédie parfois obscène. Usbek et Rica peuvent évoquer tous les sujets, sans retenue, sans tabou ; le roi de France devient ainsi un « magicien » et le pape « un magicien encore plus fort que lui ».

Les textes choisis ici nous permettent d'envisager la vie quotidienne des aristocrates au XVIII^e siècle. On y perçoit quelques traits stéréotypés encore d'actualité dans la réputation que peuvent avoir les Français à l'étranger. Montesquieu, par la voix de ces deux Persans, curieux et attentifs, fustige les défauts des hommes aussi bien que ceux des femmes, répartis de façon très caricaturale selon les tempéraments que l'on prête à chacun de ces genres : les femmes sont vénales, superficielles, bavardes et hypocrites, les hommes sont flatteurs, importuns, des poseurs, des ambitieux sans compétence.

Ils sont riches, oisifs, occupés à mille broutilles, passionnés par les apparences et les futilités de la cour, ils sont ce que les sociétés superficielles charrient d'inutiles et de vains parasites.

Montesquieu observe cette communauté constituée de clones conçus sur un même moule. Et ces portraits, peints par le moraliste, nous enchantent et nous consternent.

Analyse de la lettre 99. Les caprices de la mode.

Dans la lettre 99, Rica écrit à Rhédi, un ami persan qui séjourne à Venise. Il partage avec celui qui n'est jamais venu en France, ses expériences, les observations nées des rencontres qu'il ne cesse de faire et qui ne laissent pas de les surprendre. Rhédi est un interlocuteur privilégié puisque lui aussi a quitté la Perse. Lui aussi s'étonne de ce qu'il voit et découvre. Dans la lettre 31, il écrit ainsi à Usbek : « On peut avoir vu toutes les villes du monde et être surpris en arrivant à Venise ». C'est donc un voyageur avisé, éclairé, auquel Rica peut confier des observations subtiles.

Mais il choisit dans la lettre 99 de lui parler d'un sujet en apparence léger : le rapport qu'entretiennent les femmes avec la mode. Le portrait ainsi dressé est très drôle, farcesque presque. Le ton de la lettre prend pourtant progressivement une tournure inattendue.

La première phrase du texte est, comme souvent dans les *Lettres Persanes*, à la fois courte, éloquente et lapidaire : « Je trouve les caprices de la mode, chez les Français, étonnants ». Rica prend parti avec cette première personne et ce présent d'énonciation : « je trouve » mais son opinion est pour le moment fort prudente. L'adjectif, retardé et renforcé par l'incise ethnologique : « chez les Français », n'annonce pour le moment que de la surprise : « étonnants ». Seul le terme au pluriel « caprices » nous met sur la piste de ce qui va suivre.

Et la suite du texte, en effet, permet à Rica de décliner toutes les extravagances autorisées par la versatilité de la mode en France et surtout à Paris, puisque, comme on le verra, la province semble épargnée. Le pronom personnel « ils » initialement choisi ne fait aucune distinction de genre : « ils ont oublié » : il reprend le terme « Français » et semble décrire les attitudes des hommes comme des femmes à l'égard de la mode. La phrase est composée de trois périodes juxtaposées. Elle nous donne une idée des lubies de la mode. En effet, les trois propositions

principales : « ils ont oublié », « ils ignorent » et « on se saurait croire » traduisent l'incapacité à se figurer rationnellement les comportements que la mode produit. Les propositions subordonnées interrogatives indirectes énumèrent ces comportements : « comment ils étaient habillés cet hiver », « comment ils le seront cet été » et « combien il en coûte à un mari ». Le choix des temps (imparfait, futur et présent) insiste sur l'instabilité des coutumes vestimentaires. Le cheminement qui conduit le locuteur et le lecteur de surprise en surprise est marqué par la progression logique des connecteurs : « encore plus », « mais, surtout ». Rica n'est pas si naïf qu'il veut bien le laisser croire et sa surprise feinte masque à peine son ironie : la question rhétorique qui suit : « que me servirait de te faire une description ? » est immédiatement résolue par la réponse qu'il apporte lui-même. La mode en France est bien soumise à une forme d'urgence insensée, à une frénésie de consommation qui vient mettre à bas le rapport au temps de l'époque, dont une des références pourrait être le temps de réception d'une lettre : « avant que tu eusses reçu ma lettre, tout serait changé ». Le subjonctif plus-que-parfait, associé au conditionnel passé exprime une hypothèse absurde pour le locuteur : le temps d'une lettre reçue, la mode (sa conception et sa commercialisation) a déjà changé.

Le deuxième exemple est tout aussi incroyable. Rica ne parlera plus désormais que des femmes et il s'intéresse à l'une d'elles avec l'article indéfini : « une », sans la nommer toutefois, lui donnant ainsi une portée générale, principe même de la caricature. L'exemple est donc aussi séduisant qu'imprécis. Mais cela permet une peinture cocasse et tout à fait exagérée de la fulgurance des effets de mode. Au moyen d'un adjectif peu approprié : « antique », l'auteur vieillit la femme prématurément en la momifiant dans une époque très reculée de l'histoire alors qu'il s'oppose, dans un contraste ironique, au complément circonstanciel de temps : « six mois ». Rica ne recule devant aucune hyperbole : « le fils méconnaît le portait de sa mère » et il imagine avec jubilation le parcours psychologique du fils face à sa propre mère, que la mode a défigurée au point de la lui rendre étrangère. On peut souligner malgré tout qu'en formulant des hypothèses (« quelque Américaine » et « le peintre a voulu exprimer quelque-une de ses fantaisies »), le fils est malgré tout assez sensé pour y trouver des excentricités, sujettes à critique (le déterminant indéfini « quelque » marque sa méfiance).

Par la suite, la multitude des connecteurs de temps traduit l'incapacité de Rica à rendre compte de façon chronologique des modes qui sont en vogue à Paris : « quelquefois », « tout à coup », « le lendemain », « autrefois », « aujourd'hui ». L'usage des temps contribue à désorienter le lecteur : « les coiffures montent », au présent d'habitude, « les talons faisaient » à l'imparfait, « les architectes ont été obligés » au passé composé puis de brusques retours au présent d'actualité : « aujourd'hui il n'en est pas question ». Et Rica de se lancer dans le compte rendu hagard de toutes ces toquades sous la forme d'une expolition d'une seule et même idée : la mode fluctue et retire tout bon sens à ceux qui la suivent et se laissent asservir : « les coiffures montent », « une révolution les fait descendre », « on voit une quantité prodigieuse de mouches ; et elles disparaissent toutes le lendemain ».

Certaines expressions, choisies avec beaucoup de soin, feignent une description naïve, périphrastique des effets de mode. La description devient si précise que la narration en devient tout à fait désopilante et caricaturale : « la hauteur immense [des coiffures] mettait le visage d'une femme au milieu d'elle-même », tournure très imagée qui figure géométriquement que la perruque, dont on visualise soudain l'excentricité, a une hauteur égale à l'ensemble du corps. Ainsi, la tête de la femme vient diviser en deux parties égales les deux ensembles. De même, l'expression « les talons faisaient un piédestal qui les tenait en l'air » utilise des termes qui créent visuellement un tableau hyperbolique faisant de la femme une sorte de pantin en équilibre et par là, qui déforme les lois naturelles.

Ou encore « autrefois, les femmes avaient de la taille et des dents ; aujourd'hui, il n'est en pas question » comme si la négation totale utilisée, catégorique avait soudainement interdit ou prohibé l'usage génétique accordé aux humains d'un corps avec des hanches et une dentition. L'ensemble de cette description, qui pourrait être un sketch tant les phrases sont courtes et cadencées, est interrompue en son milieu par une brève question rhétorique « qui pourrait le croire ? » Et en effet, compte tenu des effets utilisés par Montesquieu, on doute de la véracité

d'une telle peinture.

Le texte se clôt sur un virage assez brutal. Nous sommes encore en train de rire de cette petite comédie cruelle, que Rica établit un parallèle avec un sujet apparemment étranger au premier. Il reprend le terme utilisé plus haut : « cette changeante nation », et le décline en un verbe « les Français changent de mœurs ». Mais ce n'est plus la mode qui régit leurs actions, c'est « l'âge de leur roi ». En 1717, date à laquelle est rédigée la lettre de Rica, Louis XIV est mort depuis deux ans. Il a cédé la place à Louis XV, son arrière-petit-fils, encore tout jeune. Rica évoque donc ici un revirement extraordinaire dans l'exercice du pouvoir qui a fait passer les Français d'une monarchie exercée par un roi de 77 ans à son successeur alors âgé de 5 ans... Et les deux dernières phrases du texte, au présent de vérité générale, associent puissamment la versatilité des comportements face à la mode au gouvernement mené par le roi de France. L'anadiplose de la formule « à la cour, la cour à la ville, la ville aux provinces », qui crée une sorte de vertige devant la rapidité de la transmission, marque l'influence totale du monarque sur le comportement de ses sujets. Les termes « imprime » et « donne la forme » soulignent le pouvoir qu'a le roi sur les corps même, comme s'il fabriquait des sujets identiques à son image. On perçoit ici une vision toute politique cette fois, chez l'auteur de *L'Esprit des lois*. Derrière cette caricature, c'est l'Etat centralisé qu'il épingle, tout entier dépendant d'un pouvoir central sans relai compétent, dans des officiers qui monnaient leur charge, et sans équilibre des pouvoirs. Du manque de raison des Français dans leur mode à leur manque de raison politique, il n'y a qu'un pas.

Conclusion

Dans le *Deuxième sexe*, Simone de Beauvoir traite le même sujet mais le ton change. Les caprices de la mode ne sont plus « étonnants », ils sont criminels et condamnent les femmes à une vie de servitude : « Les coutumes, les modes, se sont souvent appliquées à couper le corps féminin de sa transcendance : la Chinoise aux pieds bandés peut à peine marcher, les griffes vernies de la star d'Hollywood la privent de ses mains, les hauts talons, les corsets, les paniers, les vertugadins, les crinolines étaient destinés moins à accentuer la cambrure du corps féminin qu'à en augmenter l'impotence. Alourdi de graisse, ou au contraire si diaphane que tout effort lui est interdit, paralysé par des vêtements incommodes et par les rites de la bienséance, c'est alors qu'il apparaît à l'homme comme sa chose. »

Alors si les caprices de la mode sont « étonnants » chez Montesquieu, ils sont avant tout ridicules. Et on sent que Montesquieu se régale ici à fustiger les délires de ses contemporains, qui soumettent leur clairvoyance à ses diktats, consentis pourtant, adoptés absolument. C'est cette satire sociale qui est si réussie dans *Les Lettres Persanes*, puisque Montesquieu réussit à faire rire ses contemporains d'eux-mêmes, à leur tendre le miroir de leurs failles et à les leur rendre à la fois drôles et insupportables. Mais ce portrait n'en reste jamais là : en ethnologue avisé, Montesquieu cherche les racines du mal, les raisons des dérives de cette classe sociale d'aristocrates dégénérés et de cette cour devenue insensée.

Celui qui écrira plus de vingt ans plus tard *L'Esprit des Lois*, publié en 1748, a déjà ici en germe des réflexions très fines et très précises de ce que sont la vertu et des lois saines qui pourraient réunir une communauté en harmonie.

En quittant la Perse et le despotisme, Rica et Usbek découvrent ce qu'ils espéraient tant de la monarchie, ne rencontrant pourtant que de la bêtise, de la suffisance et le règne du paraître. Un autre régime politique est donc nécessairement envisageable : ils en posent les bases, discrètement, en exhibant les failles des monarchies européennes.

II. PROPOSITION DE QUESTION DE GRAMMAIRE

La proposition subordonnée conjonctive circonstancielle (Lettre 99)

1. Choix de la notion grammaticale analysée pour enrichir l'analyse du texte

La lettre intitulée traditionnellement « Les caprices de la mode » est largement marquée par un choix syntaxique : la parataxe. Les phrases brèves se succèdent, ou deux propositions juxtaposées constituent une phrase s'enchaînant à la suivante avec une visible économie de connecteurs : « Quelquefois les coiffures montent insensiblement ; et une révolution les fait descendre tout à coup. » ; « Il en est des manières et de la façon de vivre comme des modes : les François changent de mœurs selon l'âge de leur roi. » ; « Que me servirait de te faire une description exacte de leur habillement et de leurs parures ? Une mode nouvelle viendrait détruire tout mon ouvrage, comme celui de leurs ouvriers... » Ainsi, l'ensemble suit une écriture que l'on appellerait aujourd'hui journalistique, donnant une impression d'objectivité par la succession de constats, là où des connecteurs logiques introduiraient une intention argumentative.

Pour autant, il ne s'agit que d'une impression, une coloration du texte. Celui-ci comporte nombre de propositions subordonnées. On relève facilement des propositions subordonnées relatives : « les talons faisaient un piédestal qui les tenait en l'air », « Une femme qui quitte Paris pour aller passer six mois à la campagne en revient » ; elles participent, comme expansions de noms, de la caractérisation et de la caricature donc. On trouve également des interrogatives, que l'on ne confondra pas avec des relatives : « Qui pourrait le croire ? », mais surtout des interrogatives indirectes : « Ils ont oublié comment ils étaient habillés cet été ; ils ignorent encore plus comment ils le seront cet hiver : mais, surtout, on ne saurait croire combien il en coûte à un mari, pour mettre sa femme à la mode. » Elles entrent dans la perspective annoncée de l'étonnement.

Or, on entre ici dans une autre catégorie de propositions subordonnées, celle des conjonctives, dont certaines peuvent être complétives ou circonstancielle. Du même coup, le discours mis en place par Montesquieu sous la plume de son personnage est à examiner de plus près.

2. Rappel sur la notion de proposition subordonnée conjonctive

Les propositions subordonnées conjonctives sont introduites par une conjonction de subordination (que, bien que, puisque, lorsque, quand, si, comme, etc.). Elles ont une fonction de complément.

Les conjonctives complétives viennent compléter un verbe (ex : « il s'imagine que c'est quelque Américaine). Les conjonctives circonstancielle jouent un rôle plus large de complément de la proposition principale.

Du point de vue du sens, la « circonstance » exprimée est généralement indiquée par la conjonction. Ainsi, parce que exprime une cause, quand, le temps, si une condition, si bien que, une conséquence, etc. Comme des compléments circonstanciels constitués d'un groupe nominal, ces propositions sont supprimables ou déplaçables dans la phrase, le plus souvent. Dans certains cas, en effet, la subordonnée est rattachée à la proposition principale non seulement par une conjonction de subordination mais aussi par un mot qui, dans la principale, annonce la subordonnée. On parle dans ce cas de proposition subordonnée « corrélatrice ». C'est notamment le cas dans la comparaison : « revient aussi antique que si elle s'y était oubliée trente ans ».

3. Analyse du jeu des propositions subordonnées conjonctives circonstancielle au fil du texte : l'art de l'insinuation

Aussi peut-on examiner la lettre de Rica comme ambiguë d'un point de vue syntaxique, puisqu'elle tient implicites les liens logiques entre la plupart des propositions et en explicite certaines. Dans une juxtaposition telle que « Autrefois les femmes avoient de la taille et des dents ; aujourd'hui, il n'en est pas question. », on pourrait attendre une conjonctive comme « alors qu'aujourd'hui, ... ». L'opposition reste implicite, issue de l'antithèse entre les deux adverbes de temps.

C'est d'ailleurs le temps et la comparaison qui dominent dans ce texte, soulignant largement la versatilité. « Aussi antique que si elle s'y était oubliée trente ans » est bien une proposition subordonnée conjonctive circonstancielle, dans laquelle la corrélation « aussi...que » exprime la comparaison. « Il a été un temps que leur hauteur immense mettait le visage d'une femme au milieu d'elle-même » exprime le temps, et plus précisément sa fugacité, par l'opposition entre le passé composé dans la locution conjonctive « il a été un temps que », nous dirions aujourd'hui « où », et le moment d'écriture de la lettre. « Avant que tu eusses reçu ma lettre, tout serait changé » recourt à une subordonnée circonstancielle pour mettre cette fois en évidence la rapidité des changements par l'antéposition de la subordonnée, qui en devient l'élément le plus important.

Trois propositions toutefois s'ancrent dans un raisonnement logique. « Selon que les parures des femmes exigeaient d'eux ce changement » est sans ambiguïté d'un point de vue syntaxique, mais plus délicate d'un point de vue sémantique. La conjonction « selon que » indique une manière. Néanmoins, dans le contexte, l'on perçoit la nuance de cause que recouvre le poids des parures. C'est dire en somme que la manière, l'accessoire de mode, devient la cause. Implicitement, cela revient à épingler un dérèglement. Or, cette dimension argumentative devient plus nette dans « quoi qu'en dise le critique », qui est une concession, propre à l'argumentation, tout comme « s'il l'avait entrepris », qui exprime une hypothèse.

4. Analyse d'une proposition complexe

Enfin, une phrase mérite plus d'attention : « Le fils méconnaît le portrait de sa mère, tant l'habit avec lequel elle est peinte lui paraît étranger ». Dans un texte largement marqué par la linéarité des juxtapositions, avec, on l'a vu, quelques circonstanciels comme des touches critiques, cette phrase est d'une complexité qui fait contraste. On y relève en effet deux subordonnées enchâssées. « Avec lequel elle est peinte » est une proposition relative, complétant l'antécédent « habit ». Elle s'insère dans une proposition conjonctive circonstancielle « tant l'habit lui paraît étranger », qui a la particularité d'être introduite par un adverbe, « tant », tenant lieu ici de conjonction.

On notera, qui plus est, que l'auteur accentue l'imbrication par le choix d'antéposer la relative : on aurait pu écrire « tant lui paraît étranger l'habit avec lequel elle est peinte ». On remarquera que la proposition « aussi antique que si elle s'y était oubliée trente ans » imbrique elle aussi la conjonction hypothétique « si » à la corrélation. Il en ressort une insistance sur les causes exprimées, et la complexité de ces propositions enchâssées, comme donnant la mesure d'une mode exagérée, fait ralentir et s'arrêter l'attention du lecteur sur ce dérèglement des mœurs.